

## Sur les toits

Paul Bélanger

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Bélanger, P. (2019). Sur les toits. *Les écrits*, (155), 71–85.

SUR LES TOITS

TRAVERSE

1

tu ne connaîtras pas avant la fin  
l'histoire qui commence ici pas plus  
à la lecture icelle celui qui entame  
avec toi le chant secret des origines  
rien du sujet ni de la fin aucun  
signe ne fera rumeur de ce qui advient  
quoique considérant bien la chose tu  
retourneras dans ta petite ville provinciale  
de Lévis pour tenter de saisir l'âme  
et la fin hors cette caisse re-nommée  
dans les jardins de la ville  
il faudra bien un jour aller de ce côté  
comme autrefois faire entrer les lettres  
des amis de ce temps pleines de prophéties  
sans mesure et toujours dans la vision des grandeurs  
propre à cet âge de la vie comme on dit  
tout ça ne ferait bien qu'une seule histoire  
la tienne mêlée à celle des proches et même  
à celle du monde car alors vous viviez  
ce qu'ils appelleraient les trente glorieuses  
en omettant de préciser l'économie de la guerre  
et l'âge de la scission de l'atome dans laquelle  
le monde se trouve encore engagé soixante-  
dix ans plus tard au moment où commence  
ici l'exercice de te prolonger tant soit peu  
même si c'est seulement pour toi

2

il faut pourtant que tu éprouves le vide avant  
de poursuivre tant il est vrai que l'histoire  
de la petite à la grande du biographique  
à l'universel est tout autant complexe  
et pas moins visibles les élucubrations  
de tes folies que celles des grands acteurs politiques  
ou autres que cherches-tu encore en ces ruines  
et ces vers qu'on n'entend plus et que tu as toi-  
même oublié en grande partie la mémoire  
étant ce qu'elle est une suite d'apories sans limite  
tu ne vas pas laisser ce morceau qui te mène  
à ton propre inconnu car la petite ville  
n'est qu'un lieu de passage et elle  
ne ressemble plus guère aux années où tu y as vécu  
voilà bien longtemps tout de même sans cesser  
pour autant de la reconnaître en toi mais sans doute  
est-ce toi-même que tu traverses davantage  
que l'espace physique ou contingent comme on dit  
ou plutôt comme on ne dit plus l'époque  
passée à autre chose  
tu t'en éloignes plus tu passes inconnu  
dans une ville énigmatique dont cette tentative  
échoue à saisir les tenants et les aboutissants  
sauf tout de même quelques saisissements  
à une compréhension qui donnerait de la profondeur  
à ta connaissance du monde et de toi-même

3

tu mets dans ta poche un cadavre  
de monde enveloppé dans un kleenex  
l'histoire poursuit à ton insu  
l'incertain mirage de cette histoire  
que tu portes et qui se met en train  
en même temps que les mots les trains  
sont une figure de ta vie comme la corneille  
printanière qui ne venait pas tant  
que le printemps ne revenait elle signait  
plutôt un symbole obscur qui t'échappait  
puisque de si loin qu'il t'en souviennne elle  
était toujours sur la même cime d'un feuillu chétif  
sur la mini falaise qui séparait les vivants  
et les morts du cimetière Montmarie  
comme tout cela est banal penses-tu  
pour autant c'est là que se joue ton propos  
tu es un homme du demi-siècle et tout  
sera oublié vers la nouvelle barbarie  
du monde tandis que parallèlement  
les poètes sculptent la pâle mémoire  
de leurs vies minuscules

4

toute douleur est fondatrice  
de la naissance à la mort et cela  
tu l'as vécu dans ta chair  
dans la jouissance et la perte  
la part de l'autre resté en toi  
souffre du mal irréparable  
ronge en toi la puissance  
qui te fait agir et combattre  
en espérant qu'une once de lucidité  
parvienne jusqu'au monde  
et qu'il dormira plus paisible  
demain même si tu en doutes  
cela compte seulement que tu le nommes  
et le nommant cela advient  
si on ne t'entend pas tu en as pris  
ton parti et ce que l'on n'entend  
pas du poème il le dépose comme le drame  
lumineux de pas à venir qui serait pure  
beauté d'un acte de ta conscience

5

quand tu plonges en toi pour observer  
les traces de ces années ce ne sont jamais  
que des fragments épars tandis que l'histoire  
de la ville comme telle te demeure distante  
tu connais si peu l'histoire de ta ville  
première certes Louis Fréchette et quelques artistes  
des musiciens le fondateur Desjardins  
le maître de caisse qui fonda dans la très catholique  
Lévis sa banque coopérative  
dans le quartier de la petite bourgeoisie  
lévisienne et non loin de là naîtrait  
à quelques rues ta mère qui fréquenterait  
le collège classique des jeunes filles de l'époque  
deviendrait amoureuse du poète Lamartine  
dont tu ne connaissais vraiment que le nom  
presque pas sa poésie tu n'en regrettes rien  
mais te repens un peu de ne pas l'avoir  
assez fréquenté

6

que sont ces pays voilés maintenant  
que le monde n'appartient plus à aucun passé  
pas davantage tu n'appartiens à ton enfance  
on dirait que toute profondeur a quitté l'humanité  
quand tu sais que tu l'évoques  
pratiquer l'antithèse de cette idée de civilisation  
aujourd'hui si arrogante et brillantissime  
de son savoir et ici si distraite par l'humour  
élevé au rang de civilisation du bonheur  
quelle sera la prochaine étape demandes-tu  
alors que tu te retires non par dédain  
du monde mais pour retrouver la racine  
des images qui le supportent  
ces rets invisibles bafoués par les actualités  
quand le plus actuel est encore voilé  
aux yeux de l'aujourd'hui qui reconnaît  
à peine son passé sinon pas d'images d'Épinal  
qui ne résonnent en rien dans les réseaux  
contemporains qui clament à plein régime  
et à charbon véhiculant plus d'informations  
qu'un cerveau ne peut en supporter  
lequel à force devient surmené  
voire amnésique alors qu'un seul poème  
remet bien en place la vie et bien  
au centre l'être de toute humanité

7

prière de la maison sans âme  
 le seul pays tu l'as quitté depuis  
 l'enfance ces terres sont habitées et  
 rien n'est plus de la forme laissée derrière  
 plus de champs mais une banlieue  
 des traversiers modernes une gare  
 sans plus de train tel est le monde  
 du progrès qu'une époque poussant l'autre  
 le palimpseste se poursuit et qu'une histoire  
 en efface la précédente un nom en remplace  
 un ancien sans jamais que dure la mémoire car ici  
 tout finit par s'effacer et les fantômes n'ont  
 même plus d'espaces à hanter les cimetières  
 sont plein d'âmes consentantes mais plus rien  
 n'est consenti et les églises abritent  
 maintenant des condos modernes  
 seuls la douche et le café matinal restent sacrés  
 pourtant un lien existe entre ces événements  
 apparemment disparates sans conséquences  
 et le poème le donne par attention  
 au monde à tout ce qui en émane ou en est soustrait  
 sans jamais l'imposer ou se l'approprier  
 la respiration du monde y passe et là  
 précisément tu es enfin réuni  
 rassemblé à toi-même tout  
 pour recommencer  
            même sans mémoire  
 la terre est si vaste qu'elle garde trace



8

je vivais dans la solitude des ports  
écrivais-tu dans ton roman baroque  
me confondant aux ombres de mon pouvoir  
sur personne comme son amiral patriarche  
du célèbre colombien à la différence que tu  
restais replié dans une maison sans fenêtre  
qui avait l'allure d'une cabane abandonnée  
tu l'avais longuement patiné sans bruit  
les nuits pendant que tout le monde s'en allait  
rêver et mettre au point le gigantesque  
scénario tentaculaire qui n'avait  
aucune incidence alors que tes desseins  
consistaient à rendre compte de l'état burlesque  
du monde dans une programmation de miroirs  
se réfléchissant jusqu'à la fin des temps  
mais encore l'imitation ne suffisait pas  
et j'agrandissais mon palais par l'intérieur  
creusais des galeries souterraines si bien  
que j'étais seul à m'y reconnaître  
mais bientôt je finissais moi-même  
par m'y perdre je restais plusieurs jours  
à déambuler dans les corridors sans lumière  
tu  
bâtissais ainsi un continent inexistant  
exerçant ton pouvoir sur un monde sans parole  
pourtant plus riche d'imagination  
que tous les continents réunis sans ordre  
de route sans ordonnance et tu avais  
tous les pouvoirs de poursuivre ou d'abolir  
le château invisible jusqu'à la fin des temps  
ce qui ne voulait rien dire en soi sinon  
que tu créais le plus incroyable des récits  
pour moi seul et tu ne voulais pas que cela cessât

9

et tu retournais à tes lubies de paradis  
comme un prince dévoué à son principe  
tu dressais tes « adieux sans destin » à personne  
sans le moindrement penser aux conséquences  
ni à la dépense libidinale car depuis  
que tu surveillais les marées du fleuve le temps  
ne se comptait plus qu'en haute et basse  
et l'odeur de marais se confondait à celle  
des corps sans que tu puisses dire exactement  
laquelle dans ta lenteur les choses semblaient  
rapetisser plutôt que s'agrandir  
la grande voie s'était refermée sur toi  
sans pouvoir y faire quoi que ce soit  
les oiseaux jacassaient, se moquaient  
dans les forêts de ton arrêt et tu n'enchantais plus  
de tes murmures que des oreilles proches  
et familières quand tout le reste mon pauvre  
est à vau-l'eau et qu'un poème vaut moins  
qu'une blague même moins vu l'industrielle  
falsification des choses et des rires dans ce pays  
soumis aux coliques sans fin des commencements  
chaotiques car en leurs fins déjà nommées  
le paysage se retirait dans ses prières nocturnes  
sans rien laisser à la ville perdue

10

l'aube venait-elle tu souhaitais le retour  
du soir pour t'attabler à la démesure du temps  
sa toile invisible contraignait ton corps  
trouvait dans la nuit une transparence  
que le jour ignorait plus longtemps  
et plus loin on y voit surtout au plus creux  
de l'hiver quand n'est plus au ciel  
qu'un soleil gelé et pâle comme la lune  
qui parle d'en bas l'écho sans rémission  
d'un être plus profond ou d'une vieille âme  
comme on le dit des mélancoliques tu avais  
cette musique en tête l'insensé projet  
que le monde fût saisi dans son entièreté  
la ville le pays l'horizon les crimes les arts  
tout d'un seul fil qui figure nu la fin du temps  
ou de ta personne le pari et la confiance  
d'un frère d'une sœur attentifs aux mots  
du poème qui les déporteraient loin en eux  
et loin hors d'eux dans le monde sans cesse  
en ses débuts selon le cycle cosmique sans  
que nous les humains puissions quoi que ce soit  
aussi te méfies-tu davantage des futurologues  
de la vie éternelle que des cartomanciennes  
de fortune qui prédisent le bonheur  
à la fin de tes jours pourquoi pas !

*enfonce-toi dans l'inconnu qui creuse. Oblige-toi à tourner*  
René Char, *Feuillets d'Hypnos*

tu pourrais penser ces mots comme  
feuillet des temps perdus et tu voudrais  
sans représentation aller simplement  
des mots de la mémoire des minutes  
depuis le début des époques laissées en nous  
la trace d'un indistinct héritage  
pourtant il gît comme un cristal  
il agite le langage qui voudrait en toi  
tout embrasser du monde et qui embrasse  
toute personne proche dont le regard  
effeuille la page où courbe l'espace  
tu t'attardes aux changements  
du lieu natal pas lui physiquement  
mais tel qu'il s'est transformé  
et t'a changé inévitablement l'idée  
de départ n'est plus le même témoignage  
de ceci ou de cela n'a plus de sens comme tel  
mais tel qu'imaginé tu n'en poursuis pas  
moins ton labeur jubilatoire de vivre  
au présent cette sensation de conter  
le monde dans une globalité qui inclut  
toutes les anamorphoses y compris celle  
qui gît ici sous le langage torve qui  
va selon ses goûts poursuivre ou rompre

12

des gens et des gens des vies et leurs vies  
sans que tu les vois toutes comme ces gravures  
anciennes qui représentent la vie quotidienne  
d'autrefois et d'aujourd'hui tu ne sais pourquoi  
elles suscitent l'émotion du perdu  
tu penses tous ces êtres sont morts et  
il reste d'eux cette silhouette ombrée  
dans la nuit laquelle suscite en toi la nostalgie  
toujours latente d'un lieu à conquérir  
d'un espace qui te soit de mémoire  
fraternel en cela que tu es en partage  
de cet anonymat des jours courants  
pour autant tu ne réussis pas  
à agrandir ta vision qu'elle englobe  
un monde et une sensation en l'inutile  
suite de croquis qui auront à la fin  
l'allure d'un dessein général dépassant  
le scribe et l'auditeur

13

ce n'est pas d'un seul homme cette somme  
penses-tu l'histoire du hasard est plus longue  
encore qu'une vie et pas un seul ne s'est vu  
achevant de naître et de même tu ne perçois  
le moindre indice que tu pourrais passer  
outré et faire parler les arbres au lieu de quoi  
le silence demeure l'officiant des paroles  
comptées cela tu en es presque certain  
il suffit de poser sa main disponible  
au premier venu pour qu'on s'attarde à ce genre  
d'homme qui met sa vie en péril pour si peu  
que c'en est risible pour tous sauf celui  
qui commet cette ascension dans laquelle  
il entraîne les autres tu comptes  
sur le pouvoir charismatique du temps  
« le temps est un fleuve sur sa pente<sup>[1]</sup> »  
et le heurt de la veille résolue continue  
la lente mélopée des jours en allée  
comme à l'unisson les hirondelles acrobates  
défient la gravité ou les pigeons virevoltent  
au-dessus des places que savons-nous  
de cette gymnastique qui sait si ces acrobaties  
ces cercles ne laissent pas des traces qu'eux seuls  
savent reconnaître étant toujours dans le savoir  
primitif et illimité

[1] William Cliff.

14

tu te perds un instant dans la contemplation  
du fleuve qui n'a jamais cessé de couler  
ni avant ni après ton départ jamais  
les fleuves ne connaissent qu'une direction  
comme ta vie qui suit le même chemin  
jusqu'à l'impasse lumineuse terminale  
ou le mur où se heurte son rêve tu  
ne pousses pas davantage quelque chose  
s'est rompu a laissé l'époque selon  
toute apparence les vies s'éteignent  
dans le mal de saison et tu t'approches  
de plus en plus dirait-on les rues  
portent un seul nom il résonne en toi  
comme le symbole qu'aucune vie  
récente n'a en lien et même si tout  
a changé le fond demeure d'un lieu  
qui te tient en éveil et forme en toi  
une conscience du monde sans manifeste

15

tu ne perceras pas davantage l'énigme  
du jour qui prend fin sans couleur  
tant l'histoire perdure par-dessus ton épaule  
les misères d'hier et d'aujourd'hui  
sans compter celles qui viendront détruire  
les rêves de toutes les générations le concert  
du chaos ou l'écho de la bombe qui génère  
encore ses ondes destructrices tu t'interroges  
comment est-on là venu pour si peu  
de gain dans cette idée saugrenue du progrès  
comment penser progrès penses-tu  
quand tant de vies usurpées sont alignées  
dans le champ de l'histoire comment ont-ils  
pu imaginer un quelconque gain  
humain alors que les visages ont été défaits  
désintégrés brûlés anéantis et tous les maux  
que tu ajouterais à cette suite ne diraient  
pas autrement ni davantage que les visages  
ont été niés au nom d'un profit  
comment imaginer qu'un visage  
souffrant ne retrouve la responsabilité  
que tu en éprouves et tu revois en son ouverture  
du film de Lanzmann<sup>[2]</sup> le visage de cet homme  
presque heureux disant qu'il faut la joie  
pour être dans la vie et quand l'interviewer  
le pousse à parler d'un certain jour de la guerre  
tu ne vois plus que la déformation par sa souffrance  
d'avoir vu les corps aplatis de sa fille  
et de sa femme dans le charnier

---

[2] Claude Lanzmann, Shoah, 1985.